

organise ses pièces de vers. Il nous donne des "suites" qui se développent selon une progression ascendante ou descendante. Il y a là un tact musical d'expression et un art de synthèse que je me plais à souligner."

Je ne sais rien de définitif à propos d'Armand Godoy et de ses créations.

* * *

L'année même parut chez Emile-Paul un autre recueil de poèmes, renfermant uniquement des transpositions musicales : *Le Carnaval de Schumann*.

Camille Mauclair, son préfacier, dit le motif de cette nouvelle œuvre, qui appartient au rang des "commentaires par le verbe" de la *Sonate à Kreutzer* insérés dans *Triste et Tendre*. Il initie aussi le lecteur à toute sa beauté. Mais c'est là beauté compliquée et qui, pour être bien dégagée des contingences — je veux dire de ses fards, — nécessite une autre connaissance. Or, il n'est pas donné à tout le monde de suivre les courbes de la musique instrumentale, ni encore moins d'en saisir la flexuosité faite verbe.

Explication ampoulée, malheureusement, qui veut servir une œuvre à prétention noble ! Mais comment en serait-il autrement : si je m'en passionne au plus haut point, il n'en est pas moins vrai que j'ignore tout de cet art et que je ne suis pas à même d'en dénouer la trame technique.

Expliquer l'Inconnu par le Connu... précepte de la trop bruyante Poésie Pure...

En 1925, j'ai bien moi-même essayé de transposer en vers mes sensations après avoir entendu successivement les *Adieux* de Beethoven et de Schubert. Des sensations, et c'était tout.

Armand Godoy, au dire de Camille Mauclair, procède autrement : *Il prend un morceau écrit pour le piano et tente de le récrire en mots. Plus encore, au dedans de ses versions, il conserve les variantes rythmiques correspondant, par l'assonance, le rappel des rimes et la mobilité des césures, aux mouvements de la musique de Schumann.*

Condamner, au nom de l'incompréhension et de la non-connaissance, un pareil essai, et dire qu'il est simplement icarien, serait injuste. D'autant plus que ces recherches,

bien que leur vraie destination nous échappe, nous auront valu d'autres merveilles.

Issue de la Musique, cette poésie nous la révèle. Sans doute pas selon les désirs et la volonté du poète, mais avec juste assez de nouveautés pour que nous applaudissions.

Lisez le premier quatrain de *Chiarina* :

Sur les feuilles moribondes et jaunâtres de l'automne
Passe un souffle nostalgique dont me grisent les murmures.
C'est la voie d'une fontaine langoureuse et monotone
Qui caresse de son aile les oiseaux et les ramures.

Si l'on compte sur les doigts, ces vers ont dix-neuf syllabes ; mais à les entendre, à les lire à haute voix, à les chanter pour ainsi dire, on en doute : la science des rythmes qu'a le poète, sa connaissance de la valeur des *e muets*, tout concourt à en faire de fort beaux alexandrins.

Et ceci, qui ferme le livre :

Hélas ! il reste encore une foule innombrable,
Une foule de nains bien plus laids que les grands :
Ceux qui dans le grenier de leur front misérable
Cachent des appétits profonds et dévorants.

Voici le quémandeur, la main toujours tendue.
On le croit tout d'abord facile à contenter.
Regardez son œil louche et sa bouche tordue :
Il mangerait vos cœurs pour mieux les exploiter.

La maîtresse servante et les amis perfides
Qui versent du poison dans la coupe de miel
Et, quand l'orage éclate en nos regards humides,
D'un long geste pédant nous montrent l'arc-en-ciel.

Voici le faux dévot, la femme acariâtre.
Tous les deux ont le même engoûment des sermons :
Comme les orateurs et les gens de théâtre,
Ils croient que la vertu dépend de nos poumons.

Sus ! vite, mes amis ! Puis éteignons les lampes
Pour fuir le cauchemar de l'humaine laideur.
Je sens comme un bandeau de pourpre sur mes tempes
Et mes yeux sont sanglants de honte et de fureur ...

O poète naïf, regarde-toi dans une
Glace. La salle est vide et tu dances tout seul !
Ton visage sans masque a le teint de la lune
Et ton domino noir est blanc comme un linceul.

Quelle puissance dans le verbe et l'évocation ! On ne peut ne pas songer à Baudelaire, celui surtout des *Petites Vieilles*. Ne concevrait-on pas fort bien ces morceaux illustrés par un Daumier ou un Steilen ? Leur émouvante déformation, avec tout son fonds de

vérité humaine, en ressortirait plus douloureusement caricaturale.

* *

*Hosanna sur le Sistre**, qui vient de paraître, est une belle réalisation.

Il s'ouvre par une émouvante invocation à Verlaine, dont voici le prélude :

Je t'apporte la tendre cadence
Des ruisseaux que tiédit le soleil,
Je t'apporte la brise qui danse
Sur des arbres toujours en éveil.

Je t'apporte les fleurs de mon île
Comme un fier et sauvage décor,
Je t'apporte l'ardeur juvénile
Des forêts qui sont vierges encor.

Je t'apporte mon cœur de poète
Qui connut ton pays d'autrefois
Dans une autre existence secrète
D'où je garde mon sistre gaulois.

Je t'apporte l'amour séculaire
Qui t'élève au zénith aujourd'hui
A côté de mon Dieu BAUDELAIRE
Sur l'abîme sans bords de ma nuit.

L'avant-dernier vers du morceau est significatif : Baudelaire est Dieu avec un grand *d*, le Baudelaire auquel le poète, sans le refaire mais par l'effet d'un vocabulaire et d'une sensibilité identiques, ressemble en des sonnets comme celui-ci :

C'est votre tour, sanglots ! Secouez les poitrines,
Les arbres de la plaine et les flots de la mer ;
Montez vers le foyer des étoiles divines
Et brûlez-y l'encens de votre chant amer.

Ah ! cette angoisse est tiède et ses douleurs mesquines.
Tout en le reniant notre corps nous est cher,
Il faut la croix, les clous, la couronne d'épines
Pour dissoudre en amour la misérable chair.

Je sais pourtant des peurs dont la détresse immense
Est digne d'attirer la céleste clémence :
Ils lui font des appels longs, poignants, étonnés,

Plus déchirants encor que les pleurs d'une mère,
Car ils sont plus exempts de haine et de colère.
— Les entends-tu, Seigneur, ces cris des nouveau-nés ?

Il rappelle aussi—effet de la nativité sans doute— son compatriote Supervielle :

* C'est un hémistiche de Mallarmé, première manière, où il y a deux mots orthographiés autrement.

I

Je rêvais que tu m'aimais
Depuis je rêve sans trêve,
Je ne reverrai jamais
Ce que j'ai vu dans mon rêve :

Plus profond que notre mer,
Plus vaste que notre plaine,
Le mystère de ma chair
Se fendant sous ton haleine ;

Les astres et les hiboux
Dansant avec tes paroles,
Et les soupirs des bambous
Peuplant l'air de lucioles ;

Des doigts d'ange ouvrant pour nous
Le livre qu'on allait lire,
Et le Remords, à genoux,
Dompté par notre délire ;

Cependant qu'un cri lointain
Faisait le tour de la terre
Pour arrêter le matin
Et dire aux morts de se taire.

II

Quand tes yeux font bondir ma détresse
Vers le lac que ne trouble aucun bruit,
Ton sourire ramasse et redresse,
Les décombres du temple détruit.

Tes cheveux précipitent dans l'ombre
Mon vieux cœur qui tombait de sommeil,
Mais tes pieds ont des rythmes sans nombre
Pour chanter le retour du soleil.

Sous ton front aux reflets tièdes d'ambre
Je devine le noir guet-apens,
Et ta taille flexible se cambre
Évoquant le biblique serpent.

C'est pourtant dans cette onde perfide
Que s'apaise ma peur de mourir,
Dans ce vase fêlé que je vide
La citerne du saint Souvenir.

Mais sa profession de foi est dans cette pièce :

Voix qui parcourez le chemin
Où trébuche encor ma croyance,
Déchirez le blanc parchemin
Qui s'offre à votre clairvoyance :

Cueillez la rose et le jasmin
Lorsque la nuit sera plus dense ;
Fermez les yeux sur l'inhumain
Brillant soleil de l'Evidence.

Montez, montez, montez toujours !
Là-haut se cachent mes amours
Sous le voile errant des nuages.

Baisez pour moi ces nobles fronts
Purifiés par les affronts
Des courtisanes et des sages.

* * *

Je t'apporte les fleurs de mon île...

La belle promesse ! En somme, cependant, Armand Godoy ne l'a pas encore réalisée. S'il était fils de l'Europe, il serait excusable ; mieux encore, son œuvre connue serait à classer parmi les plus grandes de notre temps. Qui, après René Ghil et sa théorique instrumentation verbale, a osé plus que lui utiliser les ressources encore inconnues de la langue française, et, selon le vœu de Mallarmé, dire au poète de " reprendre son bien à la Musique " ?

Découvertes, certes, et utiles et précieuses, que tous ces rêves étranges et musicaux suscités par la culture française et le commerce de Baudelaire ; mais, enfant d'une autre terre, ayant un autre sang, Armand Godoy ne se doit-il pas à lui-même d'exalter son hérité ?

Il le laisse, d'ailleurs, entendre :

Ah ! D'autres encor, d'autres chansons et d'autres rêves
Voltigent sur moi comme une troupe de monettes :
Promesses de mers sans fin, d'inaccessibles grèves,
De cieus plus profonds et de lumières plus secrètes.

Le jour où, comme l'annoncent les *Chansons créoles* et les *Danses cubaines*, il reviendra à la source et en dire le jet limpide et la fraîche saveur, il fera œuvre vraiment personnelle, vraiment nouvelle.

Du reste, toutes ses recherches subséquentes, n'ont-elles pas été jusqu'ici une chimie à deux possibilités : la rénovation ou la destruction de la Poésie ?

Jean-Joseph RABEARIVELO

Tananarive.

Sous la Pluie

C'est l'hiver. Pour ceux du Grand-Port il n'est ni rude ni laid, l'hiver. Un peu de pluie, davantage de vent, quelques jours froids intercalés à la diable entre des journées tièdes, si radieuses parfois qu'on sourit à les dénommer jours d'hiver, et c'est tout. Tout ? Quel mot inexact j'ai employé là ! L'hiver, c'est la campagne métamorphosée au gré du vent qui passe : c'est le rideau de brume s'abaissant sur les paysages connus pendant que d'invisibles décorateurs exercent à loisir un art fragile et magnifique, puis se déchirant ou se relevant sur des scènes dont la séduisante fantasmagorie rend l'œil avide. Ce sont les demi-teintes discrètes pâlisant le ciel, estompant les choses de douceur ; ce sont les rayons furtifs posant la joie d'un éclair sur les troncs humides, blondissant le chaume des cases, faisant miroiter la grande route où le bitume lavé de pluie prend des reflets de métal. Courir la campagne en belle saison est chose des plus agréables — mais que penser d'une course, l'hiver, en dépit du temps ? Cela a bien son charme aussi, pour moi du moins. Peut-être, après tout, est-ce parce que c'est le Grand-Port que je parcoure, et non quelque autre lieu, que je pense ainsi. Faire route en mon quartier me fournit cent petites distractions dont je me fais des bonheurs. Tout m'y plaît, sous le soleil et sous la pluie.

Au sortir de Mahébourg la route suit pendant quelque temps le cours de la rivière. Près d'un temple hindou en bordure du chemin, le ravin au fond duquel l'eau coule est si près qu'aux jours de grande crue le bruissement de l'eau monte jusqu'aux passants. De hauts badamiers accrochés aux rives laissent choir une à une tantôt des feuilles larges ouvertes qui fleuriront de pourpre l'herbe des berges, tantôt des feuilles mi-fermées, relevées à l'avant comme la proue de barques d'antan — et je devine, au fil de l'eau, une flotille de curieuses nacelles aux flancs gaufrés.

Les roues du petit autobus qui m'emporte font gicler l'eau du chemin en gouttes scintillantes. Elles dessinent dans l'air des

Montez, montez, montez toujours !
Là-haut se cachent mes amours
Sous le voile errant des nuages.

Baisez pour moi ces nobles fronts
Purifiés par les affronts
Des courtisanes et des sages.

* * *

Je t'apporte les fleurs de mon île...

La belle promesse ! En somme, cependant, Armand Godoy ne l'a pas encore réalisée. S'il était fils de l'Europe, il serait excusable ; mieux encore, son œuvre connue serait à classer parmi les plus grandes de notre temps. Qui, après René Ghil et sa théorique instrumentation verbale, a osé plus que lui utiliser les ressources encore inconnues de la langue française, et, selon le vœu de Mallarmé, dire au poète de " reprendre son bien à la Musique " ?

Découvertes, certes, et utiles et précieuses, que tous ces rêves étranges et musicaux suscités par la culture française et le commerce de Baudelaire ; mais, enfant d'une autre terre, ayant un autre sang, Armand Godoy ne se doit-il pas à lui-même d'exalter son hérédité ?

Il le laisse, d'ailleurs, entendre :

Ah ! D'autres encor, d'autres chansons et d'autres rêves
Voltigent sur moi comme une troupe de mouettes :
Promesses de mers sans fin, d'inaccessibles grèves,
De cieux plus profonds et de lumières plus secrètes.

Le jour où, comme l'annoncent les *Chansons créoles* et les *Danses cubaines*, à la source et en dire le je fraîche saveur, il fera œuvre sonnelle, vraiment nouvelle.

Du reste, toutes ses requêtes, n'ont-elles pas été chimie à deux possibilités : la destruction de la Poésie ?

Jean-Joseph RABE

Tananarive.

Sous la Pluie

C'est l'hiver. Pour ceux du Grand-Port il n'est ni rude ni laid, l'hiver. Un peu de pluie, davantage de vent, quelques jours froids intercalés à la diable entre des journées tièdes, si radieuses parfois qu'on sourit à les dénommer jours d'hiver, et c'est tout. Tout ? Quel mot inexact j'ai employé là ! L'hiver, c'est la campagne métamorphosée au gré du vent qui passe : c'est le rideau de brume s'abaissant sur les paysages connus pendant que d'invisibles décorateurs exercent à loisir un art fragile et magnifique, puis se déchirant ou se relevant sur des scènes dont la séduisante fantasmagorie rend l'œil avide. Ce sont les demi-teintes discrètes palissant le ciel, estompant les choses de douceur ; ce sont les rayons furtifs posant la joie d'un éclair sur les troncs humides, blondissant le chaume des cases, faisant miroiter la grande route où le bitume lavé de pluie prend des reflets de métal. Courir la campagne en belle saison est chose des plus agréables — mais que penser d'une course, l'hiver, en dépit du temps ? Cela a bien son charme aussi, pour moi du moins. Peut-être, après tout, est-ce parce que c'est le Grand-Port que je parcours, et non quelque autre lieu, que je pense ainsi. Faire route en mon quartier me fournit cent petites distractions dont je me fais des bonheurs. Tout m'y plaît, sous le soleil et sous la pluie.

Au sentier de Mahébourg la route suit pen-

R. du C. Seine N° 216.372
 Fondé en 1879
ARGUS de la PRESSE
 "Voit Tout"
 LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'EXTRAITS DE PRESSE
 37, Rue Bergère, PARIS (9^e)
 N° DE DÉBIT 27
 Extrait de : A. B. B.
 Adresse : Post. Louis
 Date : 15 Oct 78
 Signature : _____
 Exposition : _____
 Tel. Provence 16-14

courbes rapides, se croisent, tissent un réseau de fils humides où s'attache l'éclat de perles factices. C'est comme un merveilleux joyau qui naîtrait et se déferait à l'infini sous mes yeux pleins d'un plaisir d'enfant devant cette illusoire orfèvrerie.

En avant et en arrière, au bout de notre champ de vision, les arbres baignent dans une buée bleue. Beaucoup n'ont plus une feuille ; les troncs et les branches ont l'air de se tordre farouchement dans leur nudité blême : quelques-uns, bien que défeuillés aussi, ont une parure encore, tels les lilas aux rameaux desquels les drupes pendent en grappes pressées. Ambre clair, brun chaud, roux sombre, toute la gamme des ors s'étale là, dans une analogie floraison à celle qui, sur les assiettes de vieux Chine, s'épanouit indistincte et mièvre sur des fantômes d'arbres. Voici les bois-noirs où s'entrechoquent et cliquettent avec un bruit grêle les longs et plats étuis de beau cuir jaune cloutés de brun ; et voilà, d'autre part, en contraste à tous ces arbres dénudés, les nombreuses essences qui gardent entier leur lourd manteau. Ils paient cependant à leur manière le tribut à l'hiver. Fouettés, secoués, houspillés, ils montrent l'envers de leurs feuilles, se penchent en des attitudes inaccoutumées, prennent des physionomies étranges où ne se retrouve plus l'ancienne ordonnance.

Vers Mon Désert la route grimpe pour culminer en ce que l'on appelle la rampe Lemoire. Les premières pentes de la chaîne du Grand-Port sont là, peu éloignées. Par les matins clairs les montagnes plongent dans une vapeur transparente, comme si de leurs flancs s'irradiait un impalpable fluide bleu. En temps humide d'admirables tableaux s'esquissent : là, un front brumeux, tandis que sur les pentes inférieures un rayon joue dans l'inégal échiquier que découpent les cultures ; ici, les premiers contreforts disparaissant sous une nappe de vapeur, plus loin, un faite nettement visible où les arbres mettent une dentelle capricieuse ; là encore, dans une gorge étroite, entre les flancs de deux monts proches, une nuée épaisse monte comme un encens fumant entre les parois d'une coupe géante.

Nous sommes à l'époque de l'année où les champs sont le plus beaux. Les cannes ont

fléché. Les frêles hampes pointent de partout, terminées de panaches frissonnants. Ceux-ci tracent parfois de longues lignes claires qui semblent jalonner je ne sais quelles féeriques routes au dessus de l'étendue verte des champs ; souvent ils s'élèvent en semis pressés où les épis, suivant le degré de leur épanouissement, tendent au-dessus des champs un voile de soie rousse, de gaze mauve ou de mousseline d'argent.

L'irrégularité de la floraison est un charme encore. Quand le vent chasse d'un même côté tout le léger édifice, cela forme un triangle aigu et l'on dirait un vol de papillons soyeux brusquement arrêté sur la plaine, les ailes hautes.

Vues au travers d'un rayon de soleil les flèches offrent un spectacle intraduisible. Rien ne rendra le doux éclat des épis transpercés de lumière blonde. Chaque thyrses de soie légère s'illumine et luit comme une torche pâle dont la clarté s'éteint et renaît au caprice des rayons. Sous les pluies fréquentes les hampes empanachées se dépouillent. Adieu les flocons de fine soie rousse ! Adieu les frissons dont tremblait la fragile pyramide ! Des piques jaunâtres menacent le ciel bas. Mais la nature est belle, même dans le dénuement. J'ai vu, contre les lances veuves de frémissant duvet, et leur prêtant un charme imprévu, des oiseaux précairement accrochés, une patte plus haute que l'autre. Les ailes serrées contre les flancs ébauchent deux ellipses brunes qui se confondent sur le dos. Souvent ils sont deux sur la même tige — une fois ils étaient quatre, rangés en brochette, et le tableau était à peindre. Mais quel peintre reproduirait avec vérité l'impression de vol que donnent les oisillons perchés en équilibre instable et la farouche obstination qui se dégage des griffes enserrant la tige droite ?

Qu'un coup de vent survienne et c'est un tourbillonnement fou d'êtres désemparés ; ce sont les brusques plongeons sous la giffle du vent, puis l'effondrement dans le remous des houles vertes. Ou, la tourmente passée, ce sont les oiseaux lancés comme des traits, points noirs dans l'atmosphère grise.

Au-dessus de tout cela, un ciel où traînent, oubliés comme des loques, des nuages barbouillés d'ocre et de suie.